Briser le moule

En choisissant la sculpture, Camille Claudel a rompu avec les traditions de son époque. Pierrette Fleutiaux, écrivain, va au-delà du mythe de la maîtresse abandonnée de Rodin.

Je vais être franche : je me suis d'abord intéressée à Camille Claudel à cause du mythe entourant sa vie d'artiste maudite. Camille Claudel se dressait à l'horizon de mes aspirations et de mes angoisses comme un flamboiement sombre, et cet excès me cachait sans doute l'œuvre et les réalités derrière cette œuvre.

Vie hors norme, certes. De l'enfance jusqu'au seuil de la folie, elle s'est consacrée entièrement à la sculpture. Sa figure hante toute l'œuvre de son frère, Paul Claudel. Elle est indissociable du renom d'Auguste Rodin, dont elle a été l'élève, la collaboratrice, l'amante et l'inspiratrice. Elle a aussi été l'amie de Claude Debussy, avant de le rejeter. Son génie s'est épanoui au cours d'une petite quinzaine d'années, puis elle s'est brisée et a vécu encore trente années misérables en maison psychiatrique. Tout cela se passait entre 1864 et 1943.

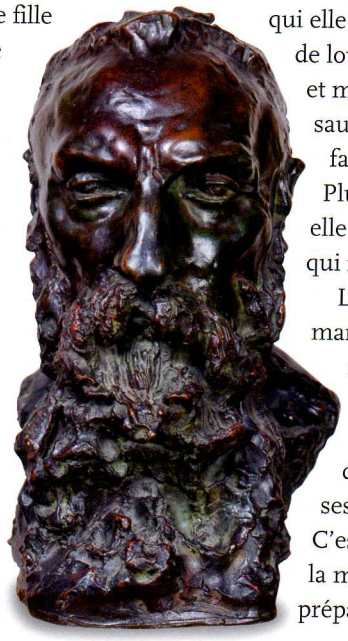
Une épreuve gélatino-argentique de 1887 montre Camille Claudel dans son atelier. Elle a 22 ans. Elle est vêtue d'une longue blouse, les cheveux attachés sur le cou, le regard concentré. On devine à peine quelle très belle jeune fille elle était. Ce qui attire l'œil, ce sont ses mains. Et le plâtre à l'état d'ébauche, un nu grandeur nature. La main gauche de Camille est posée fermement sur la hanche de la statue, l'autre main, appuyée sur la fesse, tient l'outil et semble chercher du doigt l'attache d'un muscle. Familiarité précise avec l'épaisseur charnelle du corps.

Camille a énormément travaillé (« ma sœur avait une volonté terrible », dit Paul Claudel). Elle s'est formée en marge, mais a exposé dans divers Salons, ses œuvres ont intéressé des commanditaires, éditeurs et marchands, dont certains l'ont soutenue jusqu'au bout. Jusque dans la tragédie de son effondrement mental.

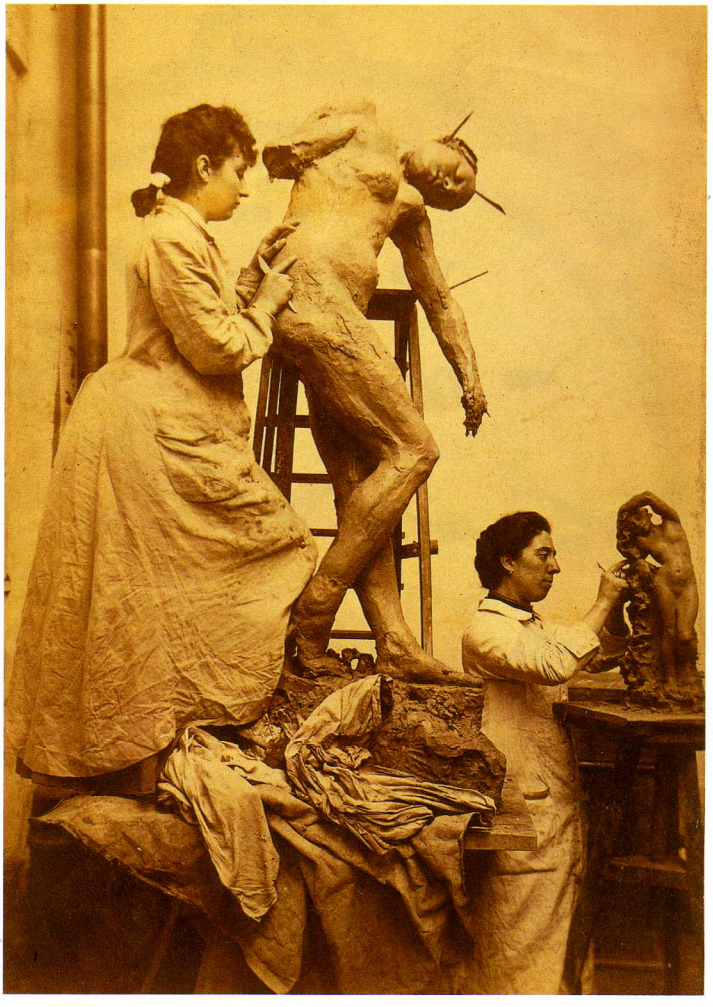
Alors que s'est-il passé ? La quête épuisante inhérente à toute recherche authentique, le harcèlement financier constant, les rapports difficiles avec sa famille, la conflagration de sa rencontre avec Rodin, l'abandon, la solitude de plus en plus effrayante ? Oui, bien sûr. Mais n'oublions pas, Camille est une jeune fille de la fin du XIX[e] siècle. Une femme de ce temps ne vote pas, ne fait pas d'études, une femme de ce temps n'a d'issue honorable dans la vie que le mariage. Camille n'a pas de fortune, ne se mariera pas, poursuivra une carrière particulièrement difficile, vivra seule.

Or considérons ces quelques aspects de son art. Il faut de la force physique. Il faut savoir commander aux transporteurs, metteurs au point, praticiens, gens souvent rétifs, parfois frustes. Camille une fois se fera rosser par deux d'entre eux. Il faut des modèles, femmes et hommes, et de l'autorité sur eux et de quoi les payer.

Camille Claudel a choisi la voie la plus ardue, une voie quasi impossible pour une femme à son époque. Elle était sculpteur par nature, et peu encline à se plier à autre chose que sa nature. Fillette rebelle, elle galope dans la campagne environnante, autour de Villeneuve-sur-Fère, accompagnée de son frère, sur qui elle exerce un « ascendant cruel ». Ils transportent de lourds sacs de terre des glaisières avoisinantes et madame Claudel se plaint de l'apparence sauvageonne de sa fille. Petit despote, elle oblige famille, voisins, domestiques, à poser pour elle. Plus tard, tout au long de son sinistre enfermement, elle ne rêvera que de retrouver « ce joli Villeneuve qui n'a rien de pareil sur la terre ».



La famille est pleine de dissensions, pourtant. La maman, qui a perdu un premier garçon, acceptera mal la fille venue ensuite. Cette femme conventionnelle, vouée aux devoirs du quotidien, ne comprendra rien au génie de ses deux aînés. Le père, étrangement, nourrira pour ses trois enfants des rêves de grandeur artistique. C'est lui qui décidera de séparer la famille, installant la mère et les enfants à Paris, pour que Paul puisse préparer l'École normale et les filles suivre des cours.



devant la femme. Mais dans le groupe de Rodin, la femme debout est droite et arrogante, un bras rejeté vers l'arrière et l'autre dont on ne sait s'il retient ou repousse l'homme. Dans celui de Camille, les deux partenaires sont en symbiose, les bras de l'homme encerclent la taille de la femme, sa tête levée est pleine de ferveur, et la tête de sa compagne posée sur la sienne est dans la position de l'abandon et de la confiance. Un vrai couple.

Mais déjà, voici *Clotho* (1893). Camille a 28 ans. D'où tient-elle cette connaissance réaliste de la vieillesse, les seins vidés, le ventre affaissé, les lèvres serrées sur l'absence de dents ? Mais *Clotho*, c'est aussi les cheveux de Gorgone, l'écheveau infernal qui sort de la tête, s'enroule sur le bras, envahit le corps. Excroissance monstrueuse des pensées, prémonition de la folie ?

Pourtant, la même année, *La Valse*. Une splendeur, qui s'impose avec cette évidence des œuvres qui semblent avoir été là de tout temps.

D'un côté, un nu dominateur, musculeux, c'est l'homme, celui qui dirige. De l'autre, pliée sur son bras, la femme, jambes prises dans la longue draperie tournoyante, comme la Petite Sirène dans sa queue de poisson. Bal de sous-préfecture de *Madame Bovary*, bal terrible de *La Parure* de Maupassant ? Les hommes si longtemps ont été les maîtres du jeu, les maîtres de la valse, tandis que les femmes faisaient tapisserie dans le grand bal de la création.

Mais voici que l'une d'elles ose se lancer à l'encontre de son désir, désir de vivante, de créatrice, et alors stupéfaction, la draperie qui l'enveloppe devient l'emportement de sa danse, et le couple lui-même matière de la vie, qu'elle s'octroie le droit de pétrir à son tour, de sculpter.

Mais le temps passe, inexorable. En 1898, rupture définitive avec Rodin. Voici *L'Âge mûr*, 1899. La jeunesse, implorante, tend la main vers l'âge mûr, essaie de le retenir, mais la vieillesse l'emporte sous son aile. Est-ce Camille, la jeune éplorée qui a perdu son amant, est-ce Rodin l'homme mûr qui s'éloigne d'elle, lui préfère sa vieille compagne, Rose Beuret ? Peut-être, qu'importe. C'est le chemin de la vie humaine.

En 1906, Camille fait des fugues, saccage son atelier, devient la proie de délires obsessionnels, effraie ses voisins. En 1913, elle est internée. Elle souffre du froid, du bruit des aliénés. La femme « la plus géniale de son temps », selon Octave Mirbeau, se refuse désormais à sculpter. Elle ne sortira plus jamais. Pas une seule visite de sa mère et de sa sœur. Son frère, diplomate à l'étranger et occupé à sa carrière littéraire, vient quand il le peut, à ses rares passages en France. Elle meurt en 1943. La « Niobide blessée » est enfin tombée.

« Le temps remettra tout en place », lui écrit un ami en 1932, à l'asile de Montdevergues. La lettre n'a jamais été remise. ✥